STÉPHANE MALLARMÉ

CORRESPONDANCE

X

Novembre 1897-Septembre 1898

recueillie, classée et annotée par
HENRI MONDOR ET LLOYD JAMES AUSTIN

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

À la mémoire
de
JEAN POMMIER
maître exemplaire et ami incomparable
défenseur et sauveur
de cette édition

Avant-propos

Avec ce tome X s'achève virtuellement [1] la publication de la *Correspondance* de Mallarmé, inaugurée en 1959 par le si regretté Henri Mondor. Il avait pu faire, avec la collaboration de Jean-Pierre Richard, le tome I, mais ce fut là le seul qu'il ait pu achever avant sa mort en avril 1962. Il m'avait invité dès 1959 à collaborer avec lui pour la suite, en me communiquant les lettres de Mallarmé qu'il avait dans sa collection, sous forme d'autographes ou de copies (environ 1 200 en tout). Je précise maintenant que si, pour des raisons évidentes de piété et de reconnaissance, j'ai maintenu son nom sur la page de titre de l'ensemble des volumes, je suis seul responsable pour tous, à partir du tome II. Henri Mondor avait lu le manuscrit de ce tome dans son premier état; il m'a écrit alors, avec une hyperbole typiquement généreuse : « Vos notes sont parfaites. » Elles ne le furent pas; j'ai dû multiplier *Suppléments* et *Errata et addenda* à tous les volumes successifs; mais je suis heureux d'avoir eu d'emblée son approbation. Cet encouragement m'a soutenu au cours d'un travail qui a pris des proportions insoupçonnées au départ et qui a dû faire face aux multiples problèmes que pose à la vie de l'esprit une époque très différente de celle de Mallarmé et de ses amis.

Lorsque le tome V parut en mars 1981, huit ans après le tome IV (retard dont je n'étais pas responsable), un critique m'a engagé à revoir et compléter les tomes I et II avant d'achever la série. Mais toutes les lettres devenues accessibles depuis 1959 avaient été publiées en supplément dans les tomes II, III, IV et V. Et comme les tomes VI, VII, VIII, IX et X devaient paraître à un rythme accéléré, il a paru préférable de différer jusqu'au tome XI la centaine de lettres supplémentaires retrouvées depuis 1979. Elles y figureront

1. Sauf un volume de lettres supplémentaires et d'index (voir ci-dessus, second alinéa).

Extrait de la publication

avec les derniers *Errata et addenda.* Cette première édition contient donc en elle-même ce qui est virtuellement une seconde édition, revue et corrigée. Les Tables données à la fin du tome XI permettront de rétablir l'ordre chronologique de la correspondance tout entière. L'Index général aidera à récupérer les éléments épars dans les lettres et les précisions éparpillées dans les notes.

Même le tome I se trouve enrichi d'une quarantaine de lettres retrouvées depuis 1959; d'autres tomes ont presque doublé. Cependant, comme il a été dit dès 1973 (*Corr.* IV, p. 581, n.), le tome I (auquel je n'ai eu aucune part) pose un problème spécial. Il faudrait une refonte totale, avec l'insertion de très nombreux « fantômes » attestés par les lettres des correspondants de Mallarmé qui n'ont été que partiellement utilisées dans le tome I (d'ailleurs avec des redites d'éléments déjà publiés intégralement et des omissions de documents encore inédits). Cette refonte nécessaire pourrait amorcer une seconde édition de la *Correspondance.* En attendant, je souligne que la correspondance intégrale de Mallarmé et de Cazalis, publiée en 1977 par les soins de Lawrence A. Joseph et du regretté Carl P. Barbier (*DSM,* VI), avec une annotation ample et précise, constitue un travail d'approche capital pour la révision du tome I de la *Correspondance* de Mallarmé, Cazalis ayant été le confident et le correspondant privilégié pendant la jeunesse de Mallarmé. Seule la découverte (peu probable, hélas!) des lettres disparues de Mallarmé à Eugène Lefébure apporterait un complément comparable.

Mais beaucoup de lettres de Mallarmé restent à découvrir, en France et dans le monde. Les « fantômes » publiés dans cette édition pourront orienter les recherches, en Italie, en Espagne, notamment en Catalogne (où les archives non entièrement triées de Victor Balaguer réservent peut-être des surprises), au Portugal, au Danemark, en Pologne, en Allemagne, en Hollande, en Russie, dans les Amériques latine et anglo-saxonne, en Angleterre, où Mallarmé a compté beaucoup d'amis comme l'attachant chevalier de Chatelain (on ne connaît que deux ou trois lettres à lui adressées par Mallarmé, sur un nombre considérable attesté); ou comme Frederick York Powell d'Oxford, Charles Whibley et son frère Leonard, ainsi que ses autres hôtes de Cambridge. En France, on n'a pas encore retrouvé les lettres à Pierre Quillard, à Remy de Gourmont, à Marcel Schwob, à Francis Poictevin, pour ne citer que ceux-là. En Belgique, enfin, où les amis de Mallarmé ont été légion, des découvertes restent à faire. Le joyau serait l'exemplaire, imprimé spécialement pour l'éditeur Deman, de *Pages,*

truffé par Deman des 37 lettres et cartes de Mallarmé qui s'y rapportent. On connaît les exemplaires de Deman des *Poèmes d'Edgar Poe* et des *Poésies*, et notre édition a pu inclure toutes les lettres qui s'y trouvent. Mais celles de *Pages* restent à retrouver.

Je renouvelle donc l'appel à tous ceux qui possèdent des autographes de Mallarmé d'égaler en générosité et en intelligence les très nombreux collègues, confrères, libraires, collectionneurs et amis qui ont contribué à cette *editio princeps*, et d'aider à jeter les bases de la seconde édition qui se prépare maintenant et qui pourra se réaliser vers l'an 2000.

L. J. Austin

Lozère-sur-Yvette, le 10 novembre 1983.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Ce dixième tome de la Correspondance *de Mallarmé contient les lettres actuellement retrouvées, écrites ou reçues par lui entre le 7 novembre 1897 et sa mort le 9 septembre 1898. Dix mois seulement, comme pour le tome IX, contre une année pour le tome VIII, seize mois pour le tome VII, dix-neuf mois pour le tome VI, une année pour le tome V, deux années pour le tome IV, quatre années pour le tome III, quinze années pour le tome II, et dix années pour le tome I.*

Lorsque Mallarmé retourne à Paris, le 7 novembre 1897, il n'a plus que dix mois à vivre, exactement quarante-quatre semaines, dont il passera vingt-quatre à Paris, et vingt à Valvins, d'abord en solitaire pendant cinq semaines, puis – après un ultime saut de deux jours à Paris – avec Marie et Geneviève, qu'il ramène au début de juin, pour passer en famille à Valvins les quinze dernières semaines de sa vie.

C'est pour le procès de Sir William Eden contre Whistler que Mallarmé s'arrache à Valvins le 7 novembre : comme toujours, il fait passer les intérêts de ses amis avant les siens. Il avait fait faire des démarches en faveur de Whistler auprès du Président Périvier. Mais un rhume de Whistler fait remettre à huitaine le procès; Mallarmé aurait pu s'attarder encore un peu à Valvins, pour son dernier automne. Finalement, après un plaidoyer éloquent de Paul Beurdeley qui fait la lecture d'une lettre traduite par Mallarmé, Whistler a gain de cause; le principe est acquis qu'un artiste reste maître de son œuvre tant qu'elle ne sort pas de ses mains. Le procès de Whistler n'est pas le seul litige auquel Mallarmé sera mêlé dans ses derniers mois. Il dépose aussi en faveur de Paul Margueritte lors de l'enquête ordonnée au cours du procès en divorce de celui-ci.

Des démarches en faveur de ses amis continueront à dévorer une bonne part du temps de Mallarmé, jusque dans son asile de Valvins. Il plaide à plusieurs reprises la cause d'Édouard Dujardin auprès des organisateurs des Samedis populaires de poésie ancienne et moderne de l'Odéon pour qu'on y récite de ses vers. Il recommande Gustave Kahn successivement à Roujon et à Catulle Mendès; par

la suite, il félicite Reynaldo Hahn du succès de L'Île de Rêve, *idylle polynésienne en trois actes, d'après le livre de Loti,* Le Mariage de Loti, *paroles de MM. Alexandre et G. Hartmann, musique de M. Reynaldo Hahn. Un compte rendu élogieux de Mendès contribue à ce succès. Édouard Madier de Montjau, âgé de 81 ans, demande à Mallarmé d'intervenir en sa faveur auprès de Roujon; il meurt quelques semaines après. Le poète Saint-Pol Roux lui demande également de le recommander à Roujon pour un secours. Le peintre Auguste Lauzet sollicite une recommandation auprès du Dr Robin. Mais c'est Charles Morice qui l'importune le plus (« ce crampon », dira non sans raison Geneviève). Mallarmé promet de porter à* La Revue Blanche *une étude de Charles Morice sur le peintre des montagnes, Auguste Baud-Bovy, à propos de son exposition chez Durand-Ruel. Il regrette que sa situation d'invendu (échec commercial de* Divagations) *lui donne peu de crédit et ne lui permette pas de recommander à Fasquelle* Noa-Noa, *de Morice et Gauguin; mais Jean Dolent se charge de cette mission. Jean Dolent demande aussi à Mallarmé de s'associer à une démarche en faveur de Charles Morice auprès de la direction des Beaux-Arts. Mallarmé accepte, et donne à Morice de précieux conseils. Il associe Puvis de Chavannes à l'entreprise, et il paraphe la pétition, qu'il porte lui-même à Roujon. La démarche n'aboutit pas; Mallarmé essaie d'encourager Morice, et l'invite à Valvins, dans l'ultime lettre retrouvée, adressée à cet ami fidèle, certes, mais fâcheusement importun.*

Mallarmé s'acquitte comme toujours de ses devoirs de politesse ou d'amitié. Il félicite Jacques-Émile Blanche, chevalier de la Légion d'honneur. Il écrit un billet de sympathie à Lugné-Poe, blessé dans un duel avec P.-L. Flers. Il adresse ses condoléances au peintre Paul Helleu, qui perd sa fille, bébé de 18 mois, tuée dans un accident de voiture au Bois de Boulogne. À la mort d'Alphonse Daudet, il signe le registre d'inscription, rue de l'Université; il assiste aux obsèques, entre Auguste Rodin et Eugène Carrière. Il adresse ses condoléances à Henri de Régnier, sur la mort de la grand-mère de sa femme. Il déplore la division qui déchire la France lors de l'affaire Dreyfus, qui atteint son apogée pendant ces mois; il ne participe pas activement à la lutte, mais sa sympathie pour Dreyfus ne fait pas de doute, et il adresse à Émile Zola, condamné à un an de prison et à 3 000 francs d'amende pour sa lettre « J'accuse », un télégramme où il exprime son admiration et sa vénération pour « la sublimité qui éclate » dans l'acte de Zola, et pour « l'intuition limpide opposée par le génie au concours des pouvoirs ».

Dans le domaine littéraire, Mallarmé continue à être sollicité de diverses manières : pour siéger au jury préparatoire du Concours des Samedis populaires de l'Odéon, ou pour figurer parmi les membres du Comité de patronage du bénéfice Émile Raymond. Il s'acquitte

Extrait de la publication

volontiers d'une autre obligation de piété : il revoit, avec Huysmans, les épreuves du recueil des Histoires souveraines *de Villiers de L'Isle-Adam, qu'édite Edmond Deman; l'incurie de Rodolphe Darzens, qui devait surveiller l'impression, oblige Deman à s'adresser aux exécuteurs testamentaires en titre de Villiers. Mais c'est le Comité Verlaine qui continue à dévorer bien des heures de Mallarmé. Ses collaborateurs, Cazals et Clerget, sont pleins de zèle mais manquent parfois de compétence. On commémore le second anniversaire de la mort de Verlaine par une messe à Sainte-Clotilde que célèbre l'abbé Mugnier, suivie d'une cérémonie au cimetière des Batignolles. Mais les cartes annonçant ces actes de piété sont envoyées trop tardivement, et sont insuffisamment timbrées, de sorte qu'une vingtaine de fidèles seulement y assiste, au lieu de la cinquantaine attendue. Niederhäusern-Rodo annonce toutefois des progrès dans le travail sur le monument à Verlaine, et réclame de l'argent pour continuer. Le projet d'une fête à Trianon, organisée par Robert de Montesquiou, est repris. Mallarmé convoque Rodin à une réunion du Comité Verlaine qui se tient chez Catulle Mendès; Mallarmé accepte d'y dîner après, et l'on espère que Dierx viendra aussi. Fin février 1898, les journaux annoncent que la maquette est terminée; on espère même que le monument sera inauguré l'été (il faudra attendre 1910!). Puis on forme le projet de publier sous forme de plaquette un drame inachevé de Verlaine,* Vive le Roy! *En mai, Mallarmé demande à Cazals de venir le voir, avant son départ pour Valvins. À la veille de ce départ, Mallarmé assiste à une conférence de Francis de Croisset sur Catulle Mendès, au bénéfice du monument Verlaine; il y convie Paul Valéry, qui riposte par une contre-invitation à dîner au restaurant Foyot.*

Les dîners en ville sont pour Mallarmé, dans ce dernier hiver à Paris, plus fréquents que jamais. Comme par le passé, il espace ses acceptations aux dîners de son excellent mais accaparant ami Alidor Delzant, alléguant des malaises ou des grippes. Mais il dîne plusieurs fois avec Whistler, au café Cardinal ou ailleurs. Julie Manet et ses cousines, Paule et Jeannie Gobillard, sont toujours heureuses de sa compagnie, ainsi que de celle de Renoir; Julie note dans son Journal *certains de leurs propos, sur l'affaire Dreyfus notamment. Mallarmé s'invite lui-même avec simplicité chez « l'Escadron », comme il appelle le groupe des trois jeunes filles; il les reçoit d'ailleurs chez lui, où elles rencontrent M^me^ Bonaparte-Wyse. Les Rodenbach et les Mirbeau invitent volontiers Mallarmé; ces derniers convient aussi les Natanson. Le sculpteur Albert Bartholomé lance plus d'une invitation, essayant de réunir Mallarmé, Degas et Whistler. Comme toujours, Mallarmé dîne souvent chez Méry Laurent. Reynaldo Hahn convie Mallarmé à déjeuner avec lui et Méry à un petit restaurant espagnol. Paul Valéry l'invite à dîner à la Bodega, rue de Casti-*

Extrait de la publication

glione. Les Mallarmé dînent chez les Roujon, avant de partir pour Valvins.

Mallarmé, de son côté, aime recevoir ses amis, soit chez lui, soit en ville. Nous avons vu que Julie et ses cousines étaient venues rue de Rome. Mallarmé veut y inviter Dierx. Il convie Paul Valéry et J.-K. Huysmans à une taverne « de bières anglaises extrêmes », dira Valéry. Il invite Théodore Duret à dîner chez Noël Peters, passage des Princes (peut-être en remerciement de la commission faite chez Bing pour le prince André Poniatowski).

Même après le départ pour Valvins, les invitations parisiennes le suivent : des Raffaëlli, de l'Escadron, à des soirées dansantes; d'Ernest Chausson, à dîner; des organisateurs du Concours poétique de l'Odéon, à un banquet. À Valvins même, les Dujardin multiplient les invitations à dîner, lorsque Mallarmé y est seul.

Mais les dîners ne sont qu'une des nombreuses activités de Mallarmé pendant ce dernier hiver parisien. Dès son retour à Paris en novembre, Mallarmé prévient ses amis, Edmond Bonniot, Paul Valéry, que les Mardis reprennent. Les notes d'André Fontainas continuent à donner des aperçus sur les propos de Mallarmé et sur ceux qui y assistent. Par exemple, le 21 décembre, il n'y a que Valéry, Bonniot, Pierre Louÿs, et André Fontainas, qui évoque ces « deux heures merveilleuses » : Mallarmé parle de la lettre démesurée d'Emmanuel Signoret qui omettait la nouvelle essentielle de ses fiançailles, nouvelle griffonnée en post-scriptum sur l'enveloppe; il montre aussi à ses amis le portrait de Geneviève par Whistler et un Constantin Guys qui lui est venu de Baudelaire par l'intermédiaire de Théodore de Banville. Julie Manet et ses cousines assistent au Mardi du 4 janvier, avec les Natanson, Schwob, Herold, Valéry et d'autres; elle donne quelques détails dans son Journal, *ainsi que des propos de Renoir sur Mallarmé, et sur le testament du Dr Evans. Mallarmé pense aux Mardistes lointains : il réclame à Pierre Louÿs, au Caire, son poème pour l'Album des Mardistes; il adresse à Thérèse Boissière, au Tonkin, une lettre paternelle, rappelant l'affection qu'il avait eue pour Jules. Quant aux Mardistes de Paris, si Adolphe Retté continue ses attaques contre Mallarmé, Francis Vielé-Griffin fait son éloge dans* L'Ermitage. *Un Anglais quelque peu naïf, J.F. Sheppard, envoie à Mallarmé deux exemplaires d'un article qu'il a fait sur le « salon » de Mallarmé. René Ghil, réconcilié après quelques années d'un froid relatif, propose à Mallarmé de faire faire son buste par le baron Berthier de Lasalle, ancien militaire devenu sculpteur; Mallarmé décline, voulant réserver son temps de pose à Whistler, qui veut faire son portrait, après celui de Geneviève.*

L'art et la musique, les expositions et les concerts restent parmi les plaisirs préférés de Mallarmé. Il assiste à l'exposition d'Auguste Baud-Bovy chez Durand-Ruel; il rencontre Julie Manet et ses cou-

Extrait de la publication

sines au Louvre. M^me^ Normant l'invite aux Maîtres-Chanteurs *de Wagner à l'Opéra. Il convoque Léopold Dauphin au concert de la Société nationale de musique à la salle Pleyel. Sa présence aux concerts Lamoureux est souvent attestée : il y donne rendez-vous à Paul Valéry pour y entendre la Symphonie* héroïque *de Beethoven. Une autre fois, il écoutera la symphonie « Jupiter » de Mozart. Les concerts Lamoureux servent souvent ainsi de rendez-vous pour voir ses amis à la sortie : il propose à Henri de Régnier de l'accompagner chez Whistler après un concert; il fixe un rendez-vous avec Gustave Kahn au sortir d'un autre. Jeannie Gobillard lui demande de « se charger » d'elle à un concert Lamoureux où le célèbre virtuose anglais Borwick, élève de Clara Schumann, doit interpréter le concerto de Robert Schumann; Mallarmé est enchanté d'accepter une charge si légère. M^me^ Jane Catulle Mendès l'invite à écouter les Chanteurs de Saint-Gervais au Jeudi populaire de musique de chambre ancienne et moderne, au théâtre de l'Ambigu, après avoir dîné avec elle et Catulle. Il assiste plusieurs fois aux Samedis populaires de poésie ancienne et moderne à l'Odéon, où on récite plusieurs de ses œuvres. Une fois, il amène Julie Manet et ses cousines; Julie note dans son* Journal *ses impressions. Mallarmé étant empêché, Geneviève assiste à sa place au septième Samedi. On voit Mallarmé à la répétition générale des* Mauvais Bergers *de Mirbeau; il venait d'applaudir Georgette Leblanc dans un récital à La Bodinière. Georgette Leblanc demande un rendez-vous à Mallarmé, et décrit son entretien avec lui dans ses souvenirs. Mallarmé ne perd pas une occasion d'entendre et de voir cette artiste étrange, qui mêle harmonieusement mime et chant. Il convoque même Robert de Montesquiou à une audition intime. Il assiste avec Paule Gobillard à une audition publique à la Salle des Fêtes du* Journal. *Georgette Leblanc lui offre quatre photographies d'elle. Mallarmé lui consacre une page évocatrice.*

Déjà, à la fin du mois de janvier, Mallarmé félicite Méry Laurent de ne pas être alors à Paris. Il lui confie qu'il a « son saoul de sorties »; il ajoute : « Paris devient inutile », avec « l'éternelle affaire Dreyfus » et les « Conspuez! » dans la rue. C'est avec soulagement qu'il part pour Valvins le 20 avril, après avoir fait des visites d'adieu à Odilon Redon et à Auguste Rodin (ce dernier étant malheureusement sorti). Pendant ses cinq premières semaines de solitude, il échange, comme auparavant, des lettres presque quotidiennes avec Geneviève; elles constituent, de part et d'autre, une chronique enjouée et vivante de la vie à Valvins et à Paris. Geneviève et sa mère vont volontiers au théâtre, ayant une préférence marquée pour la farce, mais sans exclure des sorties plus sérieuses : pour voir les Maîtres-Chanteurs *à leur tour, avec Madeleine Roujon, et Marguerite Moreno, délicieuse dans* La Martyre *de Richepin. Geneviève, elle,*

Extrait de la publication

voit Pierrot assassin de sa femme, *de Paul Margueritte, avec conférence de Victor Margueritte, à La Bodinière : elle y remarque Méry Laurent et décrit (inexactement) sa toilette. Elle voit* Aërt, *de Romain Rolland, à L'Œuvre. Mallarmé demande en vain à Monvel une baignoire aux Variétés, pour voir* Le Nouveau Jeu, *d'Henri Lavedan. Marie et Geneviève vont au vernissage de l'exposition Odilon Redon, chez Vollard; elles y rencontrent les Redon, Duret, Vuillard et Paul Gallimard. Elles voient les Schwob, qui ne viendront pas cet été à Valvins. Les dames Dauphin rendent visite aux dames Mallarmé. Marie et Geneviève dînent chez les Roujon, qui parlent beaucoup du « Solitaire ». Geneviève rapporte à Mallarmé le philistinisme de Nelly Marras et de Madeleine Roujon (reflétant, hélas! celui de Roujon lui-même) devant la statue de Balzac par Rodin, qui fait scandale au Salon de 1898, et que refuse, après l'avoir commandée, la Société des Gens de Lettres. Geneviève va chez Julie Manet et ses cousines pour une soirée musicale; Renoir et Degas (que l'on prend pour Mallarmé) y assistent aussi. Marie consulte le Dr Abadie, ophtalmologiste, à qui Mallarmé l'a recommandée. Geneviève se plaint d'une pluie torrentielle à Paris.*

La pluie et le beau temps occupent également une place importante dans les lettres de Mallarmé. Sa solitude est mitigée par l'amitié, et l'hospitalité généreuse, d'Édouard Dujardin et sa femme, qui trouvent finalement un logis définitif, au Val de Changis, et qui invitent Mallarmé très souvent à dîner. Élémir Bourges et sa femme viennent souvent le voir, ou bien Mallarmé lui rend visite à Samois : ils se reconduisent longuement. La reine Victoria passe en chemin de fer par la nouvelle gare de Vulaines-Samoreau, revenant de Nice : tout le voisinage en est fier. Mallarmé a un semblant de grippe, qui finit par s'arranger. Le temps, pendant ces premières semaines, est très mauvais : grêle, tonnerre, pluie, tempête violente. Mallarmé conseille à Méry Laurent, qui devait venir mais qui hésite, de différer sa venue jusqu'à la mi-mai. En fin de compte, elle ne viendra pas. Mallarmé se rend au cimetière le 8 mai (« nous avons été quatre », rappelle-t-il à Marie et à Geneviève). Le temps s'améliore pour les élections; mais Gustave Hubbard, ami et conseiller légal des Eugène Manet, est battu à Fontainebleau. Fernand Labori, avocat de Dreyfus et de Zola, vient habiter le haut Samois. La lassitude de Mallarmé perce dans ses lettres : le 16 mai, il confie qu'il est « pris d'une fatigue inouïe ». Le mauvais temps recommence, puis le vent tourne à l'est et le beau temps printanier arrive, mais tourne vite à l'orage. Mallarmé se promène jusqu'à Vulaines, pour relancer Guérin le menuisier et lui confier de menus travaux : des bricolages, des raccommodages. Lui-même distribue du sable sur les allées. Il reçoit la visite des propriétaires, les Houdry et les Mary; celle des Bourges, avec un ami; Mme Bourges fait du thé. Mallarmé écrit

sa dernière lettre à Whistler, sa dernière lettre à Pierre Louÿs.

Le 30 mai, il arrive rue de Rome pour le dîner. Le lendemain, il voit le Salon et le Balzac *de Rodin. Il avait déjà exprimé à Rodin sa colère contre la « goujaterie » de la Société des Gens de Lettres, et à Mirbeau son admiration pour son article vengeur « Ante porcos ». Rodin est ému du suffrage de celui qu'il place parmi les rares et hautes intelligences de Paris. Mallarmé déjeune chez Catulle Mendès, rend visite à Julie Manet et ses cousines, et dîne chez Méry Laurent. Le lendemain, 1er juin, il touche sa pension et dîne chez Whistler. Puis, le 2 juin, il retourne pour la dernière fois à Valvins, avec Marie et Geneviève.*

Mallarmé disparaîtra avant d'avoir fait le « fameux coup de balai des livres » qui précédait ses retours à Paris à la fin de l'automne. Mais les « lettres de livres » restent nombreuses, pour ces dix derniers mois de son existence. En effet, 54 lettres ont été retrouvées, remerciant 47 correspondants de 59 envois : 28 volumes de vers ou poèmes séparés, 14 romans ou recueils de contes, 5 pièces de théâtre, 12 envois divers, livres de critique ou articles de journal. Cela fait plus d'une lettre par semaine dans cette catégorie. Certaines de ces lettres sont fort substantielles, comme celle qu'il adresse à Victor Margueritte, où il commente en détail son recueil de poésies Au Fil de l'Heure, *ou celle par laquelle il remercie Camille Mauclair de son roman* Le Soleil des Morts, *dont le héros, Calixte Armel, transposait certains traits de Mallarmé lui-même. Comme toujours, les moindres cartes ou billets ont leur intérêt, ne serait-ce que par le tour élégant et spirituel des compliments même vagues, sans oublier l'exquise calligraphie qui remplit savamment l'espace disponible, y compris les marges ou autres espaces vides. Relevons parmi les récipiendaires : Paterne Berrichon, pour* La Vie de Jean-Arthur Rimbaud *et l'édition des* Œuvres de Jean-Arthur Rimbaud*; Georges Courteline :* Un Client sérieux*; Édouard Dujardin :* L'Initiation au Péché et à l'Amour*; Stefan George :* Das Jahr der Seele*; J.-K. Huysmans :* La Cathédrale*; Alfred Jarry :* Gestes et opinions du docteur Faustroll, Pataphysicien*; Gustave Kahn :* Le Livre d'images*;* Les Petites Âmes pressées*;* Le Conte de l'Or et du Silence*; Pierre Louÿs :* Les Chansons de Bilitis*;* La Femme et le Pantin*; Stuart Merrill :* Poèmes (1887-1897)*; Henri de Régnier :* La Canne de Jaspe*; Georges Rodenbach :* Le Voile*; J.-H. Rosny :* Une Rupture*; Charles Van Lerberghe :* Entrevisions*; Émile Verhaeren :* Les Aubes. *On pourrait tripler ou quadrupler la liste.*

La production littéraire de Mallarmé se ralentit dans ces derniers mois. On sent chez lui une certaine chute de potentiel, et certainement une grande lassitude. Les caprices du temps entravent le travail : le printemps froid et pluvieux est suivi d'un été très chaud; le mois

Extrait de la publication

d'août et le début de septembre sont particulièrement éprouvants. À la fin du mois d'août, Geneviève écrit à Paule Gobillard en lui demandant : « Comment êtes-vous après ces chaleurs ? Ici, les uns et les autres nous sommes las, père sans travail et maman sans sommeil... » C'est un facteur dont il faut tenir compte, en dressant le bilan de ces ultimes mois. Relevons d'abord les écrits de circonstance, en prose et en vers. Les quatrains continuent à tenir une place non négligeable : quatrains de Nouvel An, à Léopold Dauphin, à Jeannie et à Paule Gobillard, à Julie Manet et à Constantin Rodenbach; quatrain-inscription pour la nouvelle maison d'Alidor Delzant, « Parayś »; quatrain-titre pour le portrait de Delzant par Bracquemond; quatrain pour l'album de la cantatrice Amélie Diéterle; quatrain (non retrouvé) que Reynaldo Hahn demande à Mallarmé pour un « portrait semi-équestre » de Méry Laurent; enfin, au 15 août, les derniers quatrains pour cette fête adressés à Marguerite Ponsot et à Méry Laurent. Des correspondants lointains lui demandent l'autorisation de traduire certains de ses poèmes, en vers ou en prose : le poète argentin Leopoldo Díaz pense à L'Après-midi d'un faune *ou quelque autre poème; le Dr d'Escragnolle Doria, de Rio de Janeiro, traduit « Plainte d'automne » et « La Pipe »; il veut entreprendre « Le Phénomène futur » et « Frisson d'hiver ». Justement, ce sont maintenant les poèmes en prose de Mallarmé ou ses traductions d'après Edgar Poe qui figurent au programme des Samedis populaires de l'Odéon; le comédien Janvier vient lui demander conseil pour la lecture du « Phénomène futur »; il récite aussi « Le Corbeau » et « La Dormeuse », et doit enfin lire « Le Guignon ». Victor Margueritte récite à La Bodinière les deux quatrains du sonnet de Mallarmé sur le théâtre de Valvins.*

Les amis de Mallarmé continuent à le solliciter en vue d'obtenir quelques vers ou quelques lignes de prose. Emmanuel Signoret lui demande quelques pages comme « péristyle sacré » pour la quatrième série du Saint-Graal : *Mallarmé lui promet une lettre. Mallarmé donne quelques lignes à Maurice Leblanc pour l'album de la femme de Marcel L'Heureux, lignes qui restent à retrouver, ainsi que « quatre lignes » que Mallarmé donne pour Boris Barbasch, sur la demande de Charles Morice. F.A.S. Baudon et Marius Gossez lui demandent quelques vers pour* L'Essor de Lille, *en l'espèce le quatrain : « Au solennel champ de blé... » Ernest Gaubert voudrait quelques vers ou quelques lignes de prose inédites pour* L'Aube Méridionale; *ce sera une des dernières préoccupations de Mallarmé, lorsque Léopold Dauphin lui rappellera cette demande qui l'importune. Mais il donne volontiers à* La Revue Blanche *un très beau texte sur Georgette Leblanc, qu'Alfred Athys publie dans sa chronique dramatique. Mallarmé répond aussi à une série d'enquêtes : d'Ély Halpérine-Kaminsky, sur « Le rôle de l'art selon Tols-*

Extrait de la publication

toï »; d'Edmond Le Roy, sur « Les Poètes » (il s'agit de bourses de voyage éventuelles); de Paul Mégnin, sur « Notre ami le chat »; enfin, de Jean-Bernard, sur « L'Idéal à vingt ans » : la réponse de Mallarmé, datée du 17 août et publiée dans Le Figaro *du 29 août 1898, constitue comme son testament spirituel : « ...suffisamment, je me fus fidèle, pour que mon humble vie gardât un sens ».*

Le dernier poème publié du vivant de Mallarmé fut « Au seul souci de voyager... », qui parut en avril dans l'album commémoratif du quatrième centenaire du voyage de Vasco de Gama. Mallarmé reprend le projet de publier chez Deman ses Poésies, *après une année d'interruption; ce sont les* Histoires souveraines *de Villiers de l'Isle-Adam qui sont l'occasion de cette reprise de relations entre poète et éditeur. Mais le problème typographique (italique ou romain?) reste en suspens. Et Mallarmé ne veut pas que le volume paraisse sans la version complète d'*Hérodiade, *projet souvent annoncé mais toujours différé depuis plusieurs années, pour des raisons diverses. Mallarmé est en pourparlers avec Ambroise Vollard pour la publication d'éditions illustrées d'*Un Coup de Dés *et d'*Hérodiade. *Odilon Redon mène à bien les quatre lithographies pour* Un Coup de Dés, *mais la pierre de l'une d'entre elles se perd; seules trois illustrations survivent. L'édition ne paraît pas; selon Vollard, par le refus de la maison Didot d'admettre la publication d'un texte qu'elle jugeait l'œuvre d'un fou mais dont elle avait fourni toute une série d'épreuves, minutieusement corrigées par Mallarmé. Le poème ne paraîtra que quinze ans plus tard, sans utiliser la magnifique composition de Didot.*

Et Hérodiade? *Trente-cinq ans plus tôt, Mallarmé avait annoncé à Cazalis : « J'ai enfin commencé mon* Hérodiade. *Avec terreur, car j'invente une langue... » Le 10 mai 1898, il confie à Geneviève : « Je me suis sournoisement mis, tout à l'heure, à* Hérodiade, *avec espoir. » Le 12 mai il prie Vollard de dire à Vuillard qu'il est content du poème rallongé (« pour une fois, il est vrai »); et, le 21 mai, Vollard, croyant que le poème est achevé, apporte 200 francs de droits d'auteur. Mais le travail n'est pas encore terminé. Vers la fin du mois de juin, Mallarmé dit à Léopold Dauphin : « Je travaille, ressasse ou rapetasse, adjoins une tête et une queue à mon poème d'*Hérodiade. » *Vers le 6 août, il confie au même : « Je vis, persiennes closes, avec deux séances de travail différent, le matin une vieille notation de rêves et des vers dans l'après-midi... » Aveu capital, car « la vieille notation de rêves » semble bien être une allusion au Livre, au Grand-Œuvre, et les « vers » sont certainement* Hérodiade, *qui pourtant, à l'origine, devait constituer l'ouverture du Grand-Œuvre.*

Ces derniers mois de Mallarmé dégagent, à nos yeux doués de clairvoyance rétrospective, une profonde tristesse. À Valéry, à Dau-

Extrait de la publication

Extrait de la publication

STÉPHANE MALLARMÉ

Correspondance X

Ce dixième tome de la *Correspondance* de Mallarmé nous mène jusqu'à la mort du poète. Les quelque quatre cents lettres échangées avec une centaine de correspondants montrent, dans son ultime épanouissement, son génie pour l'amitié. Il s'arrache à son cher Valvins automnal pour appuyer Whistler et Paul Margueritte dans leurs procès. L'affaire Dreyfus l'afflige, mais il salue « la sublimité qui éclata » dans l'acte de Zola, condamné pour sa lettre « J'accuse ». Après le refus du *Balzac* par les Gens de Lettres, il assure Rodin que « rien ne touche à la sérénité grandiose de l'œuvre ». Il remercie une cinquantaine d'auteurs d'une soixantaine de livres envoyés. Les derniers Mardis réunissent les plus fidèles ; Julie Manet et ses cousines Paule et Jeannie Gobillard y viennent. Aux dîners en ville, Mallarmé préfère les expositions et les concerts, Lamoureux et autres. Il assiste aux *Maîtres Chanteurs* de Wagner, aux Samedis populaires de poésie de l'Odéon (où l'on récite de ses poèmes), aux récitals de Georgette Leblanc. Dès avril, il regagne Valvins ; il reprend, avec Geneviève, dans des lettres presque quotidiennes, la chronique enjouée et vivante de leur vie. Début juin, il ramène Marie et Geneviève à Valvins. Il y reçoit des amis, dont Valéry, Whistler et Octave Uzanne (« La Cagoule »), qui lui consacre une chronique charmante. Mallarmé publie son dernier sonnet (« Au seul souci de voyager... »). Après un été torride et fatigant, la mort le surprend en plein travail sur *Hérodiade*, qu'il avait repris en mai. Il avait cinquante-six ans. Une centaine de lettres de condoléance, publiées ici, confirment l'affection et la vénération de ses amis et disciples. Fin août, répondant à une enquête du *Figaro*, il avait affirmé : « Suffisamment, je me fus fidèle, pour que mon humble vie gardât un sens. »

Un onzième et dernier tome contiendra une centaine de lettres retrouvées depuis 1979 (dont certaines capitales), des Errata et addenda, et un Index général.

Lloyd James Austin, professeur honoraire à l'Université de Cambridge, Fellow of the British Academy et membre de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, dirigea pendant treize ans la revue French Studies *; il fut lauréat de l'Académie française en 1981 (prix Henri Mondor) pour cette édition de la* Correspondance *de Mallarmé, et de la Société des poètes français en 1982 (prix international des Amitiés françaises) pour ses travaux sur Baudelaire, Mallarmé et Valéry ; un volume consacré à ces trois poètes lui fut offert en hommage par ses élèves, ses collègues et ses amis (Cambridge University).*

9 782070 701162

84-V A70116 ISBN 2-07-070116-6 195 FF tc

Extrait de la publication